

## Nouvelles perspectives en sciences sociales



*Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, Jacques Demorgon, 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Economica, 2015, 331 p.

Roger Gervais

Volume 12, numéro 2, mai 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1040907ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1040907ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gervais, R. (2017). Compte rendu de [*Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, Jacques Demorgon, 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Economica, 2015, 331 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 12(2), 163–166. <https://doi.org/10.7202/1040907ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Comptes-rendus de lecture

### **Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques**

Jacques Demorgon, 5<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Paris, Economica, 2015, 331 p.

**PAR ROGER GERVAIS**

Université Sainte-Anne,  
Pointe-de-l'Église (Nouvelle-Écosse)

L'interaction entre les cultures intéresse la sociologie depuis ses tout débuts. Montesquieu s'y intéressait<sup>1</sup>. Durkheim aussi<sup>2</sup>. Karl Marx également<sup>3</sup>. Ce n'est donc pas surprenant de voir des sociologues contemporains creusés le sujet. Dans le livre *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, c'est tout justement ce que nous propose Jacques Demorgon. Ce livre, dans sa 5<sup>e</sup> édition, se veut une approche la plus complète possible du phénomène de l'interculturalité et de la mondialisation.

---

<sup>1</sup> Charles-Louis de Secondat Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Beaudouin frères, 1828.

<sup>2</sup> Voir, par exemple, Émile Durkheim, *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 [1897].

<sup>3</sup> Voir, par exemple, Karl Marx, Le manifeste du Parti communiste, 1848, dans *Œuvres, Économie, I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 157-195.

Dans la première partie du livre, l'auteur présente trois perspectives sur les cultures. Il commence avec la perspective « Particulariser », livrant un point de vue qui tient compte de la « culture comme somme des particularités » (p. 42); il met l'accent sur un humain qui est conscient des différences et il soutient que c'est par l'individu qu'on peut observer ce particulier; il considère même comme naïves les personnes qui ne sont pas étonnées par le particulier (p. 43). On est ici dans une approche ethnométhodologique. Demorgon présente ensuite quelques grandes tendances sociétales. Il identifie quatre grandes formes historiques de sociétés, depuis les communautés tribales jusqu'aux sociétés informationnelles mondiales; il insiste alors sur l'adaptation. L'approche est structuro-fonctionnaliste. Il relève quatre grands secteurs d'activités sociétales : le religieux, le politique, l'économique et l'informationnel. L'auteur passe donc d'une analyse « microsociologique » à une analyse « macrosociologique ». Toutefois, dans le but de jeter quelques ponts entre ces analyses peu compatibles, Demorgon consacre tout un chapitre à la perspective « Singulariser », un chapitre qui s'inspire des deux premiers, mais qui relie le particulier au général; il explique là, après plusieurs autres, que les tendances statistiques ne coïncident pas forcément avec la disparition du particulier.

Dans la deuxième partie du livre, Demorgon étudie la relation interculturelle selon quatre optiques : 1) l'approche synchronique des cultures et la logique des antagonismes; 2) l'approche historique ou diachronique; 3) l'approche stratégique et auto-organisationnelle; et 4) l'approche dimensionnelle et sectorielle<sup>4</sup>. Cette partie tente d'apporter des nuances à la notion de complexité sociale dans son rapport avec la dimension interculturelle. Si Demorgon veut souligner que les sociétés existent selon une structure donnée, à un moment donné, il veille aussi à ce que le lecteur comprenne que ces sociétés ne sont pas statiques, qu'elles bougent, réagissent, se transforment. Il y a donc une inspiration structuro-fonctionnaliste

<sup>4</sup> Il est à noter que le titre de la deuxième partie du livre informe le lecteur qu'elle présentera six approches. En consultant la table des matières, le lecteur pourrait en compter quatre (selon la division des chapitres) ou sept (selon l'utilisation de la conjonction « et »).

(p. 101) qui est préoccupée par l'adaptation des sociétés, et une inspiration morinienne où Demorgon réaffirme que les sociétés sont en mouvement aussi bien qu'en cours de changement (l'auteur utilise, dans une logique morinienne le concept d'« auto-désorganisation » (p. 135).

La troisième partie du livre offre au lecteur une analyse historique et eurocentrique de la genèse des cultures qui mènera à l'idée de mondialisation. Cette section est très ambitieuse. Dans le chapitre 9, l'auteur désire dépeindre l'entrecroisement des différents secteurs sociaux; ces secteurs s'influencent, tout en se distinguant. Dans le chapitre 10, il veut appliquer les nombreuses approches présentées dans son texte à l'étude de l'interaction entre deux pays, la France et l'Allemagne. Le chapitre 11 est consacré à l'étude de l'influence de diverses structures gouvernementales ou économiques mondialisantes. L'auteur couvre ainsi beaucoup de matière sur une centaine de pages, ce qu'il parvient à faire raisonnablement en empruntant à la pensée complexe.

Pour les personnes qui s'intéressent à la mondialisation et à l'interaction entre les cultures, ce livre est important. Demorgon s'inspire d'une pensée complexe, comme on le fait souvent dans la revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales*; cependant, il distingue peu l'acteur de l'humain social. À plusieurs moments, on peut trouver des passages qui ressemblent à ce qui suit : « En fait, c'est sur plus de deux millénaires que se sont construites les cultures allemande et française d'aujourd'hui. Nous allons retrouver le recours aux antagonismes partagés mais sur la base desquels les stratégies de réponses vont être différentes » (p. 262). Ou encore : « Rien n'était, pour autant, d'avance déterminé et les acteurs de l'époque ont exercé leur liberté. Et cela, avec des moments d'incertitude, d'oscillation, dont "Munich" est resté le plus célèbre » (p. 91). L'avant-propos explicite ce besoin de présenter la pensée sociologique avec un humain libre, conscient, rationnel, stratégique et motivé. La pensée complexe, il est vrai, est souvent mue par cet impératif. Toutefois, la pensée relationnelle conçoit mal une sociologie qui a besoin de détacher l'humain de sa socialité. Il y a donc certainement ici matière à débat.

Nous tenons aussi à souligner que, à l'instar des structuro-fonctionnalismes (ceux, entre autres, de Parsons, Luhmann et Alexander), Demorgon se représente souvent la société comme une entité rationnelle, stratégique, consciente et motivée. En essayant d'analyser la société dans cet esprit, il devient difficile pour Demorgon de ne pas l'aborder comme s'il s'agissait d'un humain, et ce genre de glissement s'observe particulièrement dans les premières parties du livre. Est-ce la société qui réagit contre un antagonisme, ou est-ce les personnes à l'intérieur de cette société qui sont en mode réaction ? En personnifiant les sociétés, on comprend peut-être le besoin, à d'autres moments, de mettre l'accent sur l'idée d'un acteur libre. Nous ne pensons toutefois pas que l'un oblige à l'autre. Nous ne pensons pas, non plus, que la société devrait être analytiquement personnifiée.

Si nous n'avons pas parlé de la section « objet et méthode », celle qui suit l'avant-propos, c'est parce que nous y voyons plutôt un cadre conceptuel qu'une présentation de sa méthodologie; l'auteur nous décrit son approche, sa manière de penser. Nous n'y trouvons pas vraiment une méthode de travail.

En terminant, si nous nous permettons de faire l'ensemble de ces commentaires, c'est que nous apprécions ce livre et pensons qu'au-delà de ces éléments, il y a une belle tentative d'appliquer une pensée complexe à l'étude des sociétés. Nous croyons qu'il respecte, en grande partie, ce que prône la pensée complexe et offre donc au lecteur la possibilité d'accepter des tendances contradictoires, des systèmes en mouvement, des parties qui composent le tout mais qui ne sont pas le tout, et ainsi de suite.